

LE SAMOVAR DE LÉNINE FUME ENCORE

C'est quoi l'histoire, ce cauchemar dont il est impossible de s'éveiller ? Pour eux, la génération d'avant, la dernière page du manuel, la photo du champ de bataille prise d'avion, cette étendue croûteuse, pustuleuse, comme une maladie du sol même, une lèpre, comme si elle s'arrêtait là, l'histoire, comme si tout entière, vignette colorée après vignette colorée, elle devait aboutir à cette *tabula rasa* de cratères, la terre devenue une tôle rongée d'acide, grisâtre et silencieuse. Pour toi, la dernière image, une composition verticale géométrique en noir et blanc. Au premier plan, tenus par des poteaux de béton, les fils de fer barbelés où courait naguère encore la fée électricité. Une portée musicale sans note. Silence. Au deuxième plan la rangée des squelettes dessinés en grisaille par la lumière du jour. Hachures verticales les tibias, les fémurs, les bras et avant-bras, horizontales les côtes, les clavicules, surmontés des globes crâniens et des orbites du fond desquelles te fixaient dans ton enfance leurs regards hébétés et interrogateurs de revenants. La dernière image, une rangée de squelettes derrière des fils de fer barbelés. On disait « les camps ». La dernière image et puis plus rien. De sorte que ces deux images, celle d'un paysage dévasté entre Marne et Meuse 1918 et celle des pâles fantômes aux regards effrayants entre Oder et Vistule 1945, se succèdent, se chevauchent, se

superposent, bégaiant sans fin sur les roues cliquetantes d'un appareil de cinéma hors d'âge. Clac. Clac. Clac.

Entre ces deux images se faufile ce petit homme aux yeux bridés légèrement prognathe que ses amis comparaient à un dogue qui ne lâche jamais prise, portant un bouc et coiffé d'une casquette de chauffeur, ce mécanicien de la révolution au buste penché hors de la tribune d'où s'élevait son verbe vif, souple et persuasif, déroulé en spirales opiniâtres par lesquelles il revenait dix fois sur le même point, un étage plus haut chaque fois *promenant sur l'assistance ses petits yeux clignotants, en apparence insensible à l'immense ovation qui se prolongea pendant plusieurs minutes Quand elle eut pris fin il dit simplement Nous passons maintenant à l'édification de l'ordre socialiste De nouveau ce fut dans la salle un formidable déchaînement humain.*

La plaque qui signalait l'immeuble, avec son visage en médaillon, de profil, tourné vers la gauche, gravée en lettres dorées LÉNINE / 22 AVRIL 1870 – 21 JANVIER 1924 / HABITA CET IMMEUBLE / DE JUILLET 1909 À JUIN 1912 / ★ / 22 AVRIL 1945 a maintenant été démontée.

C'est au 4 rue Marie-Rose
Mais qui est Marie Rose ?
Rose is a Rose is a Rose is a Rose
mais qu'y a-t-il dans un nom ?
Le nom de la rose
Rose c'est la vie
l'absente de tout bouquet
le nom de Marie
2^e ét. porte g.

C'est un trois pièces cuisine fané, au plancher fané, à la tapisserie fanée, une reconstitution à la manière d'un décor de théâtre pour une pièce réaliste qui ne sera plus jouée. Dans la

salle principale la lampe suspendue à abat-jour de verre, le rayonnage de livres, le bureau avec sa lampe à pétrole et quelques papiers éparpillés là où se tint le corps maintenant absent de Vladimir Ilitch (Lénine) Oulianov, là où il demeure à jamais pris dans les hoquets de vieilles images en noir et blanc, avec des gestes saccadés d'automate fantomatique d'actualités filmées, sa courte silhouette campée en arrière, les mains au fond des poches, la casquette de chauffeur en arrière, allant, venant, jamais en place, le visage toujours plissé d'un sourire qui explosait souvent en rire, toujours discourant, argumentant et convainquant ses visiteurs — Alekseï Maksimovitch (Gorki) Pechkov aux moustaches amères — au terme d'épuisantes joutes dialectiques où il avait toujours le dernier mot. Cette pièce s'ouvre par une double porte vitrée sur la chambre aux lits de fer jumeaux où Lénine dormait et montait parfois en croupe Nad(e)j(d)a (Konstantinova) Kroupskaïa — parce qu'en russe c'est le commencement du mot espérance — tandis que la mère de sa compagne occupait la chambre du fond. La cuisine a retrouvé son revêtement de faïence bleue, son co(mpt)eur à gaz, sa cuisinière où se tient le samovar de cuivre aux reflets dorés. C'est un de ces objets magiques auxquels adhère la mémoire de ceux qui y laissèrent l'empreinte de leurs doigts et de leurs regards, dans la vénération des contemporains, depuis longtemps refroidi, relique de la révolution donnée bien plus tard au parti communiste français par la nièce de Lénine, ustensile de cuisine offert à la contemplation à la manière de ces lampes, flacons ou anneaux qui parsèment les contes, le banal samovar de Lénine au milieu de ce qui fut momentanément le décor banal de la plus vaste conflagration politique du siècle d'avant, l'abri provisoire de l'état-major bolchevik. Là, le samovar de Lénine enferme dans ses flancs dorés et refroidis le souvenir de l'eau frémissante, l'entrechoquement des

tasses partagées avec les camarades, l'écho des éclats de voix, les explosions de rire du chef, l'énoncé de la vérité de l'histoire, la prédiction scientifique des événements, la *Правда* où l'histoire finit par venir s'écrire au quotidien durant quatre-vingts années.

Comme le désir du voyageur réveille le génie du conte oriental lorsqu'il se saisit du flacon à moitié enfoncé dans le sable du désert, ou comme le lecteur et surtout cette lectrice excitée éteignant l'électricité libèrent le parfum des sens enfermés dans la gangue des mots imprimés sur le papier, le samovar de Lénine attend que le visiteur et peut-être surtout la visiteuse excitée par l'étincelle de la révolution libèrent les parfums colorés de l'épopée enfuie, les chromos qui distillaient le poison de l'espoir et les chants à la gloire du lendemain. Car la révolution est un récit. Il s'ouvre ce récit, par la pérégrination à travers l'Europe d'un couple de prophètes barbus en quête de la loi d'évolution économique et sociale, des équations cachées sous les gestes de leurs congénères, de la loi du passage d'une forme sociale à une autre à l'instar des transformations observées dans le règne végétal et le règne animal, métamorphoses toutes tendues à travers le cycle des naissances, des vies et des morts vers un perfectionnement, une ascension vers un organisme politique supérieur à l'image de ces nuées roses et bleues qui aspirent les élus dans les tableaux baroques. Il fut forgé d'abord, ce récit, dans ce beau pays qui a nom France par les prophètes barbus en exil, dans le souvenir du temps où le bonheur était une idée neuve en Europe et dans la pâte à papier des mots du journalisme parisien de la monarchie de Juillet, ordonnant la vérité du monde, le verbe, la « féodalité », la « bourgeoisie », le « passage de la bourgeoisie au prolétariat », appelant suivant la loi d'évolution de la « lutte des classes » une accélération du processus social en forme de promesse. Constamment surveillés,

les prophètes par les polices d'Europe, empêchés par la censure, d'abord très jeunes, écrivant à deux mains un manifeste clos sur le slogan

PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

puis vieillissant car la vie c'est beaucoup de jours, jour après jour, écrivant des articles, des ouvrages, des brochures, des critiques, des plaquettes, des rectifications, des mises au point, des préfaces, des motions, des adresses, des réponses, des propositions, des intentions, des lettres ouvertes, des argumentaires, des synthèses, écrivant non plus pour célébrer l'émerveillement devant la nature mais pour répandre les révolutions sur la surface du globe, pour faire avancer l'homme, opiniâtrement, centimètre après centimètre. Et puis l'un finissant par écrire un livre, le livre, le Livre, Le Livre, LE LIVRE, la Bible de la classe ouvrière, *Das Kapital* : une fable qui déployait la révélation de la vérité au fil de milliers de pages enchaînant les sections, les chapitres, les sous-chapitres agencés comme des machines dans une chaîne de production au sein d'une gigantesque fabrique, une usine à produire la vérité au centre de laquelle se tenait ce monstre mécanique, cette force motrice qui se meut d'elle-même, une chaudière aux reflets cuivrés, dorés, alimentée au combustible d'une haine infinie par le récit des infinis tourments du prolétariat anglais consignés par les médecins enquêteurs, les corps de ces hommes, femmes et enfants jetés vivants dans la gueule du Moloch à l'image de la chute sans fin des damnés au fond des gouffres de flammes et de cendre dans les tableaux baroques. Elle débutait, la fable, par l'entrée en scène de la marchandise, ce fétiche bigarré en perpétuelle circulation autour de la boule bleue grosse comme le poing, dans le flanc des navires non plus aux voiles immaculées mais à vapeur, la

marchandise faisant bientôt le *salto mortale* de sa conversion en argent suivant la métamorphose par cristallisation, gélification ou coagulation du travail humain – ce geste pris dans les rouages du temps – ainsi que sa transsubstantiation sous l'espèce de l'or. Mais qu'y a-t-il dans un prix, ce nom de la marchandise ? La marchandise, ce mot-valise qui enferme le marchand de Venise dans une livre de chair. Pourtant n'importe quel nom sentirait aussi bon. Car, à en croire le dicton forgé par l'empereur Vespasien, si l'argent est vraiment de la merde il n'a pas d'odeur. Mais qu'y a-t-il dans une journée de travail ? Du temps fossilisé, le sang du pauvre coagulé, stocké par le vampire capitaliste bientôt caricaturé Wall Street avec son gros cigare pour se recycler en fruits d'or la saison venue. Une fable où la marchandise courait sur la surface du globe telle la navette sur le métier à tisser de l'antique manufacture, dans l'alternance de la chaîne et de la trame, un coup visible dans son corps de tissu, un coup invisible dans sa métamorphose monétaire, apparaissant ici, disparaissant là, passe-passe, transportant toujours la chair morte du prolétaire. Une fable où la marchandise en croisait une autre, puis deux, puis trois, puis mille pour former une immense toile à partir de la laine, du lin, du chanvre, du coton et du fil dans la poussière de l'atelier et le battement de la mule-jenny au nom de petite fille. *Et la bobine du monde déroule le fil de son réel, c'est le film du monde, du monde en rond ! Clac, clac, clac. La bobine est finie.* Une fable comme une tresse très serrée dressée vers le ciel où faire grimper l'humanité entière, homme après homme. Une fable non plus émerveillement devant la création soumise à la providence mais une tresse amalgamée de fragments effilochés prélevés à l'attirail scientifique, l'origine des espèces, la richesse des nations, la phénoménologie de l'esprit, pour que le verbe se fasse chair et accouche dans la violence et dans le sang d'une société enfin

régénérée car il faut beaucoup de morts pour faire avancer l'homme d'un centimètre. Une fable dont les pages pelucheuses formaient naguère encore, dans le fantasme des professeurs fascinés, un pavé au coin des tables couvertes de toile cirée des cuisines prolétariennes, un ancien testament en attente de ses évangiles. Un récit déployé de texte en texte par les inséparables prophètes barbus et leurs épigones en d'impeccables développements discursifs que les ouvriers typographes composaient avec une infinie patience au moyen de caractères de plomb en d'implacables masses grises, d'un gris ingrat, page après page, le long et plombé énoncé de la vérité au-dessous duquel couraient, faisaient irruption, grondaient ou jaillissaient des notes satellites en forme d'anathèmes contre les concurrents utopistes, anarchistes, idéalistes, populistes, révisionnistes, opportunistes, gauchistes, socialistes-révolutionnaires ou mencheviks en préfiguration de ces innombrables procès à venir, soit dans leur version spectaculaire et suivis d'exécutions claironnées par la propagande, la pendaison des traîtres au petit matin, soit dans leur version furtive et suivis d'exécutions à la hâte, un simple coup de bêche derrière la tête contre la digue d'une rizière.

Ce récit s'éloigne. Son chant s'amenuise. Le samovar en porte l'écho. Une cloche. Un récit en écho à cette autre fable où la multitude des croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, où nul ne disait sien ce qui lui appartenait mais où entre eux tout était commun, une autre fable tendue vers son dénouement définitif à travers quatre épisodes rapportés par l'homme, le lion, le taureau et l'aigle en quatre prises cinématographiques de la même succession d'événements dont voici quelques rushes, le quatrième appareil ayant été, ce jour-là, gardé en réserve « I. Mt 5 13 5 *Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel vient à s'affadir, avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon*

qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les gens » « 2. Mc 9 50 5 *C'est une bonne chose que le sel; mais si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonneriez-vous? Ayez du sel en vous-mêmes et vivez en paix les uns avec les autres* » « 3. Lc 14 34-35 5 *C'est donc une bonne chose que le sel. Mais si même le sel vient à s'affadir, avec quoi l'assaisonnera-t-on? Il n'est bon ni pour la terre ni pour le fumier : on le jette dehors. Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende!* » Le récit des inséparables prophètes barbus et de leurs épigones tintait d'une résonance dite dialectique, ses amples mouvements en opposition tels les immenses morceaux de glace de la banquise entraient en collision avec des fracas formidables, où la vérité surgissait de la contradiction pour former de vastes enchaînements de phrases pris dans leurs propres mouvements grandioses de flux et de reflux, paraissaient vouloir atteindre des dimensions infinies, se gonflaient d'eau démesurément avant de retomber en fines gouttelettes, avant de se précipiter subitement en figures de style où l'immense récit se refermait tout entier et d'un coup sec dans des formules au creux desquelles les mots s'enroulaient sur eux-mêmes, pris dans un tourniquet, un manège, une toupie, la figure de la danseuse en tutu tournicotant ou du cheval clop clop clop tournoyant sans fin autour du praxinoscope, cette roue de la vie annonciatrice du cinéma, se refermait d'un coup sec le récit dans des formules giratoires propres à marquer les mémoires de leur empreinte selon une longue succession ouverte par la « misère de la philosophie » en réponse à la « philosophie de la misère » ou des « armes de la critique » à remplacer par la « critique des armes », ainsi de suite « la division sociale du travail est une condition d'existence de la production marchande, bien qu'à l'inverse la production marchande ne soit pas la condition d'existence d'une division sociale du travail » ainsi de suite jusqu'à ce « blanc bonnet et bonnet blanc » qui fleurit sur les lèvres d'un des der-

niers tribuns du grand récit dans ce beau pays qui a nom France et même jusqu'à la dissolution du grand récit dans de hâtifs et poétiques slogans « il est interdit d'interdire » « soyons réalistes, demandons l'impossible » « élections piège à cons » ou « CRS SS » et son évanouissement dans cette circonlocution serpentine ressurgie du Moyen Âge, car la dialectique peut-elle vraiment casser des briques ?

in girum imus nocte et consumimur igni

Puis le récit se complique. Les flancs du samovar vibrent. Un jet de vapeur siffle. Voici le temps où la langue elle-même secoue ses vieux habits, vermine, laisse tomber des morceaux de son vocabulaire devenu parasitaire, punaise, cherche à donner corps à l'homme nouveau. Je connais le pouvoir des mots. Cent fleurs s'épanouissent dans des métaphores sanglantes « quand on coupe la forêt, les copeaux volent » « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs » « c'est sur la page blanche qu'on écrit les plus beaux poèmes ». Je connais le pouvoir des mots et le tocsin sonore des mots, la sonnerie des mots d'ordre disait le poète géant aux grosses lèvres qui jouait si merveilleusement de la flûte sur sa colonne vertébrale avant qu'une balle de revolver mette un point final à son chant de soufflet de forge, avant de subir de l'ancien séminariste moustachu et tyrannique le titre de « meilleur poète de l'époque soviétique », avant que s'érige à Moscou une statue de bronze sur une place à son nom, Maïakovski (Vladimir Vladimirovitch). La romanisation de l'alphabet cyrillique accompagna la prophétie de la révolution universelle suivie de la cyrillisation de l'alphabet latinisé quand sonna l'heure de la révolution dans un seul pays. Espéranto le bien nommé. Il vous poussera une langue comprise de tous les peuples. Vint aussi le temps de changer le temps lui-même. C'est l'heure où

l'on se lève, où l'on parle aux siècles, à l'histoire, à l'univers. Le calendrier du pape Grégoire engloutit d'un coup les dix jours qui ébranlèrent le monde dans un hoquet, un trou noir sur la rotation des planètes. Cette année-là octobre était en novembre. À moins que ce ne soit l'inverse ? Il était alors minuit dans le siècle. Tous ces moments zéro. Et bientôt se leva la figure du héros nouveau. No more heroes anymore. La belle Evguenia Romanenko. Tous les héros sont morts. Leur chair rendue à la poussière. Ne demeure dans le caniveau que leur drapé tombé. Car, pour en revenir à ce beau pays qui a nom France, les jeunes gens au cœur vaillant accoururent aussi au balcon de cette histoire, puis descendirent sur la scène, à commencer par le déjà ex-jeune homme désenchanté qui oscillait entre son corps de poète et son corps de héros pour nouer les deux dans son corps d'aventurier, Malraux (André). Il avait commencé par arracher quelques statues à la forêt khmère en compagnie d'une femme amoureuse au prénom de clarté puis découvert l'ivresse de l'histoire en marche en s'incarnant d'abord en commissaire du Guomindang pour décrocher le prix Goncourt, à pencher le buste hors de la tribune en s'écriant « camarades ! », allant au-devant des corps héroïques revenus de l'histoire, Lev Davidovitch (Trotski) Bronstein, rencontré les 7 et 8 août 1933 dans une petite station balnéaire de la côte charentaise pour s'entretenir de tout. De la succession des vingt-quatre images par seconde qui donnent l'illusion lyrique du mouvement : la grande figure de pierre en grisaille échappée de la grande révolution d'octobre n'avait pas vu dévaler sur l'écran ce landau d'enfant du haut en bas de l'escalier dans ce film dont le titre évoque un navire de guerre mutiné, *Potemkine*, en bande-annonce de la grande révolution. Puis, le déjà ex-jeune homme désenchanté dont les biographies se succèdent en autant de remakes du destin, toujours accompagné de sa

femme au prénom de clarté mais la passion ayant déjà passé, à bord du *Dzerjinski*, arrive à ~~Saint-Pétersbourg~~ Leningrad, hôtel Astoria, puis à Moscou, hôtel National. Dans le hall surchauffé de la maison des syndicats, entre un buste de Vladimir Ilitch (Lénine) Oulianov et un portrait de Iossif Vissarionovitch (Staline) Djougatchvili, le fantôme d'Alekseï Maksimovitch (Gorki) Pechkov aux moustaches amères, figé dans son immobilité d'icône vivante et fleurie, prononce de sa voix de pierre un discours aussi interminable qu'un fleuve. Est là aussi, déjà un peu chez lui entre Moscou la gâteuse et la nuit de Moscou, le poète dont les vers agiles chantaient le prélude au temps des cerises, Aragon (Louis). D'autres sont là aussi. Puis le 21 juin 1935, à la Mutualité ils sont tous là réunis en congrès international sous le portrait du poète aux moustaches amères. Empêché de parler par son ex-ami, le poète aux vers agiles, est là aussi l'ex-chef des jeunes gens rebelles en cravate, lion châtré, cadavre, vieil esthète ou faux révolutionnaire à tête de Christ selon les jours, Breton (André). Plus tard il irait lui aussi rendre visite au corps héroïque de Lev Davidovitch (Trotski) Bronstein, printemps-été 1938, guidé par le hasard objectif vers cette maison bleue de Coyoacan, Mexique, trouvant le théoricien immortel de la révolution permanente enjoué de tout malgré les échecs et les deuils. De quoi parlent-ils ? De presque rien. Jouissent du paysage. Des bougainvilliers aux fleurs roses et violettes dans le jardin. L'ascension du Popocatépetl. Le vol bourdonnant des oiseaux-mouches. Les couleurs bigarrées d'un marché mexicain. Les tissus multicolores des vêtements paysans. Tous deux assis sur un banc. Tous deux exilés de la révolution. Alors ils parlent d'art et de littérature. Puis, changement de décor, voici le déjà ex-jeune homme désenchanté à la tête d'une escadrille cosmopolite de vieux Polonais moustachus, de jeunes à gueules de films soviétiques, d'Allemands au

crâne rasé, d'Algériens, d'Italiens, d'Anglais pittoresques et de Français qui ressemblent à Chevalier (Maurice), à bord de quelques appareils dépareillés, Potez-540, Bloch 200, Breguet ou Dewoitine, lâchant des bombes dans le ciel d'Espagne. Sa femme au prénom de clarté toujours plus ou moins présente mais aussi dans les bras d'un jeune aviateur, etc. Tout a disparu. Le salut le poing levé. La révolution. Le peuple. Oscillant entre son corps de poète pour attirer le doux rayonnement appelé gloire et son corps de héros pour accueillir pareillement ce doux rayonnement appelé gloire, ce baume sur l'écorchure du nom, le déjà ex-jeune homme désenchanté peuplait ses aimables et terrifiants récits en noir et blanc aux titres de vérités révélées, dernier en date le feuilleton au nom de poison, *L'Espoir*; il peuplait ses récits de révolutionnaires discoureurs et amateurs de grands mots enroulés dans de magnifiques formules giratoires « ce n'est pas les dieux qui ont fait la musique c'est la musique qui a fait les dieux » « tout communisme qui échoue appelle son fascisme mais tout fascisme qui échoue appelle son communisme » « l'héroïsme qui n'est que l'imitation de l'héroïsme ne mène à rien », toute une pâte littéraire à même d'entraîner les jeunes gens au cœur vaillant dans leurs spirales grandioses à la rencontre de l'histoire grosse d'un monde meilleur, jeunes gens au cœur vaillant aujourd'hui morts, leur idéal maintenant mort, eux-mêmes cadavres ou vieillards hémiplégiques au fond d'un foyer-logement médicalisé dans la chaleur de l'été, à l'ombre d'un store, leur regard inquiet oscillant entre le thermomètre bloqué à 29° et la marche en avant de l'histoire précipitée dans la course des aiguilles du réveil sur la table de chevet tic-tac tic-tac tic-tac.

Le peuple est mort. Vive le peuple. Sa langue. Écluser une mousse. Griller une sèche. Une cousue main. Grains de tabac dégoulinant sur le papier gommé Job des usines Bolloré de

Quimper. Ou une Gauloise. Une toute cousue. Après le turbin. Vous êtes le sel de la terre. Gestes désormais morts. La main s'abat deux fois sur la table : « Belote et re ! » Ils étaient deux frères. L'un métallo. L'autre mécano. Le métallo s'appelait Marcel. Mais qu'y a-t-il dans un nom ? D'abord jeune homme courant les champs puis le pavé parisien, séance de cinéma hebdomadaire, entre deux bandes d'actualités filmées *The Jazz Singer* et ce film où un landau d'enfant dévale les escaliers, puis happé par la spirale du grand récit, les cortèges, la forêt des drapeaux, les ondulations de la foule soulevée par les vagues d'enthousiasme, ce chant hérissé de points d'exclamation, *Debout ! les damnés de la terre*, poing levé parmi des milliers de poings levés, les émois de mai-juin, l'espoir à portée des doigts jusqu'à Drancy cité de la Muette 1940 4 jours direction l'Allemagne 4 ans — on disait « les camps » — et libéré 1944 retour en pyjama rayé 44 kg. Créchait du côté de Montparnasse, à deux pas de l'hôtel Istria ★ ★ où le poète aux vers agiles rejoignait Elsa (Iourevna) Triolet en sifflant le prélude au temps des cerises : « Les yeux bleus de la révolution brillent d'une cruauté nécessaire. » Puis reprenant le fil du récit, la lutte, la cause sur laquelle veillait, de l'autre côté du rideau de fer, dans la patrie des travailleurs, l'ancien séminariste moustachu et tyrannique, Iossif Vissarionovitch (Staline) Djougatchvili, et de ce côté-ci du rideau de fer, un ex-mineur au visage poupin et sanguin Thorez (Maurice) qui donna son nom à une ville houillère du Donbass. Mots d'ordre. Vous êtes le sel de la terre. Les damnés de la terre. À la fin le métallo avait compris que le grand récit était fini, remballés les drapeaux, éparpillée la foule, au fond des poches les poings, grognait contre tout, Mitterrand (François), Chirac (Jacques), les Américains, Mikhaïl (Sergueïevitch) Gorbatchev et l'URSS — il disait « urs ». Il n'y a plus d'URSS. Tout ça c'était au temps d'avant. Dans la boîte à images en noir et blanc.

Car la révolution est un récit à facettes. Comme le lecteur libère le parfum des sens enfermés dans la gangue des mots imprimés sur le papier, et surtout cette lectrice excitée éteignant l'électricité, caressant du regard le samovar de Lénine le visiteur de la rue Marie-Rose entend ce chant au goût de retour qui ferait descendre le ciel sur la terre, qui laverait les péchés du monde, un retour au paradis d'avant l'histoire, du temps que les hommes partageaient la propriété du sol, des rives de l'Indus aux rochers de l'Irlande, car pendant que les prophètes barbus forgeaient leur grand récit aux couleurs de promesse, les savants creusaient la terre à la recherche des premiers ancêtres, rapportant de leurs excursions vers l'horizon des origines des fragments osseux qu'ils alignaient en de nouvelles fables elles aussi bientôt amalgamées au grand récit. La révolution est donc un récit au goût de retour au jardin. Le travail. C'est quoi le travail ? Soulever des papiers. Faire des numéros de téléphone. Le toit sur la tête. La gamelle trois fois par jour. Ça existe encore le travail ? Malédiction de l'outil en main. Ne travaillez jamais. La torture des corps arrachés au repos, à la liberté et au bonheur. Toutes ces heures privées de la jouissance de vivre. À Vitebsk, le 15 janvier 1921, Malevitch (Kazimir Severinovitch) proclamait la paresse vérité effective de l'homme, des origines à la restauration d'un nouveau paradis. Du *Carré noir sur fond blanc* au *Carré blanc sur fond blanc*. Dissolution. Le frère de l'ouvrier métallo était mécano SNCF. S'appelait René. Mais qu'y a-t-il... Tout ça au temps d'avant. De la vapeur. La moitié de la gueule dans la fournaise de l'habitable de la loco. Rouge feu. L'autre moitié dans la fumée à l'extérieur. Bleu cendre. Le mécano maintenant mort. Son haleine chaude, au lit le dimanche matin, perforant des tickets de tiercé qui laissaient dégouliner leurs confettis dans les draps, un journal de pronostics comme un oiseau mort à son côté. Elle disparaît la

figure de l'ouvrier. La volupté de ses gestes. Campé en arrière, sort le peigne de la poche intérieure, penche la tête, accompagne le mouvement en arrière du plat de la main. Une fois. Deux fois. Trois fois. Puis devenu vieux, la belle masse de cheveux autrefois lissée de brillantine maintenant devenue de minces filets d'argent. Dans la salle de bains — il disait « cabinet de toilette » — le vieil ouvrier ne garde qu'un léger tricot de corps d'un blanc jaunâtre et aux larges mailles comme les cellules pressées d'une ruche. Sur son épaule à la peau laiteuse est dessiné un tatouage d'un bleu délavé, devenu à peine lisible, où se devine, naïvement figuré, le corps d'une hirondelle portant une lettre dans son bec. Le lavabo. Le savon de Marseille. L'eau bleutée. Fini l'ouvrier. La révolution est donc un récit à facettes où passent aussi les trains dans l'effacement du cheval, ses amples courbes anatomiques évanouies dans la grisaille des fumées de l'industrie. Elle disparaît la figure du cheval. À son cou se jeta une dernière fois le philosophe aux moustaches en forme de oui dans une rue de Turin, lui qui s'était tenu en dehors de toute cette histoire, affirmant justement que le temps suit le mouvement du cheval à bascule en plastique de l'enfance. Métamorphosé en vapeur le cheval, englouti dans la chaudière, son dernier regard hagard de cheval assassiné, sa chair bouillie transformée en créature de fer telles ces locomotives aux organismes composés de plus de 5000 pièces autonomes et dont les générations successives depuis la *Blücher* jusqu'à la *Pacific 231* et même la motrice du TGV, paraissent l'amélioration patiente et cent fois recommencée d'une race chevaline mécanique, espèce mutante en préfiguration de ces créatures prométhéennes qui peuplent chaque jour davantage le bel aujourd'hui. Passent les trains de la révolution tels ceux qui filent à l'horizon des tableaux de Chirico (Giorgio de), suivis d'un panache de fumée blanc en une conception plastique de la politique du temps (1914),

trains qui surgissent dans les poèmes de Maïakovski (Vladimir Vladimirovitch), le poète géant aux grosses lèvres qui chanta d'abord sa Russie comme un gros cheval en attente d'une Amérique de locomotives et qui attela ensuite ses moteurs poétiques de cent chevaux à la dialectique du premier des prophètes barbus pour chanter justement la révolution comme un meeting de locomotives. Shanghai 12 avril 1927. 6 heures. Un train blindé échoué dans le soleil. Des hommes jettent vivants dans sa chaudière d'autres hommes en sifflant. « *La dignité humaine* » murmure alors Katow. Mettre sur les rails le train de la révolution. Compagnons de route. Voie du socialisme. Au milieu de la vie dans une forêt obscure la voie droite se perd. Dans quelle direction ? Vers quel avenir radieux ? Tous les trains mais aussi les navires autour de la boule bleue grosse comme le poing, dans leurs flancs le fétiche bigarré de la marchandise, dans leur sillage les noms du siècle d'avant, sur le *Montserrat* vers New York en 1916 le poète et boxeur Cravan (Arthur) et le révolutionnaire professionnel Léon Trotski, puis toujours vers New York mais en 1941 sur le *Capitaine Paul Lemerle*, l'ex-chef des jeunes gens rebelles et faux révolutionnaire à tête de Christ, le poète André Breton, et Victor (Serge) Kilbalchiche, ex-vrai révolutionnaire professionnel et ex-compagnon de Lénine. Tous ces navires qui transportaient la lutte des classes dans leurs flancs : en juin 1911 Nguyên Tat (Thanh) qui ne s'appelait pas encore Chi Minh (Hô) s'embarque également vers New York via la France à bord de l'*Amiral Latouche-Tréville* à Saigon, Nguyên le Patriote qui donnerait un jour son nom qui n'existait pas encore à cette ville dite alors perle de l'Orient, Saigon, alors à fond de cale, son corps contre les corps à moitié nus des coolies tandis que son compatriote le réformiste (Trinh) Phan Chau au sortir de la villégiature de Poulo Condore, se transporte sur le pont du même navire, en costume à l'occidentale

parmi les costumes coloniaux de flanelle. Tous ces trains, à commencer par ce Transsibérien entrepris par les derniers tsars jusqu'à Vladivostok, « dis-moi Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? », sur la plaine glacée de Sibérie où fila bientôt le train blindé piloté par le chauffeur de la révolution Léon Trotski, aujourd'hui échoué dans la taïga en une image de la beauté convulsive telle que l'avait rêvée André Breton, cette locomotive de grande allure abandonnée des années au délire de la forêt vierge tel un monument à la victoire et au désastre. La roue rouge avait creusé son sillon. Mais qu'y a-t-il dans un monument ?

La révolution est un récit circulaire qui fait tomber les têtes depuis que les planètes tournent autour du soleil. Selon les prédictions astronomiques des prophètes barbus il devait s'incarner, le récit, d'abord à l'Occident, dans les flancs de la vieille Europe. Mais le petit homme légèrement prognathe qui ne lâchait jamais prise en donna d'abord une interprétation grandiose dans cet alphabet cyrillique, incompréhensible, aux caractères pour ainsi dire renversés, dans ce vieil empire hésitant depuis toujours entre la civilité de l'Occident et la rusticité de la steppe, à partir du jour où il revint à Moscou de son exil, accueilli à sa descente de train par un orchestre jouant *La Marseillaise*. Puis le récit déguisé en science exacte de l'histoire continua son périple sur les routes du monde, essaima dans les flancs des navires, dans le sillage des marchandises bigarrées décrites par les prophètes barbus. C'est ainsi que l'histoire, cette scansion du temps pris entre le début et la fin, habillée des vêtements chatoyants de la révolution, aborda les rivages de l'Asie où elle s'amalgama dans la chair d'autres jeunes gens aux yeux bridés à d'autres récits, la constitution des États-Unis d'Amérique, le contrat social, la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, mais aussi

cette *Lettre d'outre-mer écrite avec du sang* du lettré (Chau) Phan Boi, mais aussi les articles du futur ex-jeune homme désenchanté dans son journal saigonnais composé en vietnamien à l'aide de ces caractères hérissés d'accents graves, aigus, circonflexes, de points, de tildes et parfois barrés, apportés un soir en cachette à son épouse au nom de clarté par les ouvriers typographes qui les avaient volés à l'imprimerie du gouvernement général, toute une pâte littéraire prête à faire lever les cœurs pour renverser l'ordre de l'impérialisme. L'Internationale troisième du nom, à laquelle un artiste du LEF, Tatline (Vladimir) érigeait en intention un monument en forme de tour au rythme perpétuel du temps qui passe, jour après jour, mois après mois, année après année, une tour transparente en spirale toujours en mouvement pourvue de salles de conférence, d'écrans lumineux et de garages automobiles, l'Internationale poursuivait la conversion généralisée de la planète à la scansion ordonnée par le pape Grégoire, recyclée dans l'espoir tourné vers ces lendemains qui chantent, le temps historique coincé entre l' α et l' Ω . Du zéro à l'infini. Moins de dix ans après que le petit homme légèrement prognathe eût quitté l'appartement de la rue Marie-Rose, Nad(e)j(d)a au prénom d'espérance empaquetant le samovar vers d'autres pénates provisoires, vers Cracovie puis Zürich dans l'œil du cyclone de la première guerre mondiale où se retrouva au cabaret tout ce qui était contre, da da da, car la révolution commence aussi au cabaret — mais que s'est-il véritablement passé au cabaret Voltaire à Zürich en 1916? — après les dix jours qui ébranlèrent le monde, alors que le mécanicien de la révolution s'appêtait à subir une première attaque d'aphasie qui devait mettre un terme à sa mécanique dialectique, tandis que la guerre civile contenue en germe dans le grand récit se déployait dans la chair des rouges et des blancs et des ennemis de classe d'un

bout à l'autre de l'ex-empire, la scène se rejouait à Paris. Un même appartement aux mêmes réunions enfumées de cigarettes bon marché, cousues main ou Gauloises, 9 impasse Compoint dans le XVII^e arrondissement, camarades, convictions, vaincrons, les mêmes conférences enflammées en banlieue devant des auditoires d'abord clairsemés puis jour après jour de plus en plus nombreux, les mêmes innombrables articles écrits dans cette langue hérissée d'accents et partiellement héritière du chinois, latinisée pour convertir les âmes à l'autre fable tendue vers son dénouement définitif, la religion chrétienne, au temps où elle se répandait sur la planète *ad majorem Dei gloriam*, et puis le même souci de faire paraître le journal, *Le Paria*, pour, comme on disait, « secouer le joug du colonialisme ». L'écho d'une cloche fêlée. Un autre petit homme, non pas pourvu d'un bouc à la pilosité serrée comme son prédécesseur, mais barbichu, quelques filets de poils clairsemés, non pas un samovar sur le coin d'une cuisinière mais une théière toujours à portée de la main, Hô Chi Minh fiat lux entre à son tour sur la scène de cette histoire, grim pant à la tribune du congrès de Tours sous le nom de Nguyên le Patriote, car il changeait souvent de nom, mais qu'y a-t-il... penche en avant son buste frêle sous l'immense banderole

AIRES DE TOUS PAYS UNISS

et s'écrie : « Camarades aidez-nous ! ». Acteur de son propre rôle. Hô Chi Minh côté ombre. Hô Chi Minh côté lumière. Puis, vingt-trois ans plus tard, devenu déjà vieux, la barbiche devenue poivre et sel, déjà plus sel que poivre, sur une autre tribune, place Ba-Dinh à Hanoi, de nouveau il penche en avant son buste frêle et s'écrie : « Compatriotes, m'entendez-vous clairement ? » Et ce fut un formidable déchaînement humain. Puis venu parlementer avec l'ex-stade suprême de

l'impérialisme, dans ce beau pays qui a nom France, il se rend devant le mur des Fédérés au cimetière du Père-Lachaise, fumant alors des cigarettes de luxe, des Craven A, peut-être offertes par la CIA, et assiste place de la Concorde à l'invitation du président Georges Bidault au défilé du 14 juillet durant lequel la décapitation du roi Louis XVI, à l'emplacement même où aboutit le défilé guerrier de la République, lui traversa qui sait le crâne ? C'était un 21 janvier, jour du calendrier du pape Grégoire qui vit aussi s'interrompre la mécanique dialectique de Vladimir Ilitch (Lénine) Oulianov après qu'il eut définitivement sombré dans le silence de l'aphasie, raide dans son fauteuil roulant, Nad(e)j(d)a Kroupskaïa toujours affairée auprès de lui avec son prénom au commencement d'espérance, la casquette de chauffeur maintenant aplatie sur le crâne, n'explosant plus de rire, le regard non plus clignotant mais maintenant hagard. Silence. Puis Hô Chi Minh se reposant des négociations à Biarritz, faisant sauter sur ses genoux un petit garçon qui lui tirait la barbiche. Vieil oncle souriant. Bac Hô. La photographie du vieux monsieur et de l'enfant, l'enfant maintenant déjà devenu vieux, accrochée au musée de Hanoi, confondue avec toutes ces photographies en noir et blanc et en couleurs patiemment retouchées qui leur donnaient l'allure d'icônes kitsch, où défilaient tous ces messieurs, tous devenus vieillards tyranniques quel que fût leur âge, souriants, fleuris et entourés d'enfants souriants et fleuris : Vladimir Ilitch (Lénine) Oulianov ressuscité par le cinéma de la propagande adoptant lui-même au Kremlin une petite fille orpheline égarée dans la tourmente de l'été 1918, sa robe blanche légère, ses bras nus et bronzés et même un bouquet de fleurs à la main, sagement assise sur les genoux du chef bolchevik, Iossif Vissarionovitch (Staline) Djougatchvili bientôt entouré d'enfants fleuris des kolkhozes souriant sous sa moustache joyeuse, puis Josip (Tito) Broz

plaisantant avec quelques pionniers, Rakosi (Matyas), Hoxha (Enver), (Zedong) Mao en étoile éternelle de la jeunesse, Hô Chi Minh déjà nommé, (Il-song) Kim en imitation du grand timonier, présidant à d'extraordinaires compositions humaines colorées de jeunes athlètes, Castro Ruz (Fidel), Ceausescu (Nicolae) ou Saloth (Pol Pot) Sar au doux regard de grand-père bienveillant, tous entourés d'enfants à la pureté angélique, de cette pureté immaculée par le temps qui passe et qui attire les bâtisseurs de l'homme nouveau comme les pervers sexuels. Face à la peur du temps qui passe, ces vieillards tyranniques hors d'âge reposèrent bientôt, Lénine le premier, puis Staline, puis Hô Chi Minh, puis Mao Zedong, puis Kim Il-song, offerts d'abord à l'adoration des fidèles en larmes défilant interminablement devant leurs corps glorieux disparaissant sous les fleurs, leurs visages de cire émergeant des coussins de fleurs, bientôt enfermés dans de monolithiques mausolées, mastabas de marbre et de granit gardés par des marionnettes armées allant et venant dans une parfaite symétrie et faisant oublier, sous leurs gestes d'automates, leur fonction première de donner la mort, jusqu'à ce qu'un éclat de soleil ne vienne faire briller leur baïonnette pointée vers le bleu du ciel. En Asie le grand récit avait gagné aussi les rives des fleuves Bleu et Jaune avant même qu'il soit traduit dans cette écriture venue du fond des âges, d'abord entailles divinatoires gravées sur des omoplates d'animaux ou succession de bâtonnets pleins ou brisés, avant qu'elle ne se déploie, printemps après hiver, automne après été, en de complexes réseaux dessinés et jetés sur le papier en coups de pinceau pris dans la respiration, qui renferment dans leur gangue une densité de sens où les contraires s'échangent en d'innombrables gradations, à l'opposé de la course effrénée des lettres d'Occident formant ces mots bivalves coupant comme des lames de rasoir dans lesquels le grand récit s'était d'abord écrit à l'autre bout

du continent. Il avait converti, le récit, la jeunesse de l'empire du Milieu à sa promesse avant qu'il soit traduit, tant il n'avait pas besoin d'être lu pour être compris, précédé qu'il était du rayonnement de son incarnation dans la Russie des soviets. *Tchen tenterait-il de soulever la moustiquaire?* Ce fut une longue marche. Le grand récit avait entrepris le cycle de ses métamorphoses et se coulait maintenant dans l'infinie compilation des classiques : un se divise-t-il en deux ou bien deux fusionnent-ils en un ? Précipité de dialectique traçant la limite entre les armes de la critique et la critique des armes. Après avoir franchi le fleuve Bleu à la nage le grand timonier composa un poème en lointain écho de K'ong-tseu : « Tout passe comme cette eau, rien ne s'arrête ni jour ni nuit. » Ni jour ni nuit. Mais au siècle d'avant c'est le Père Ubu qui tenait le bâton à calligraphier. Pas précisément trempé dans l'encre. Caché dans le fleuve éternel je suis celui qui nage le long du temps chantait le vers d'Ovide plein de sagesse. La chanson, elle, s'obstinait : les hommes oublieront qu'ils ont appartenu un jour à une nation, disait-elle, mais ils se souviendront du nom de Lénine. Lénine, 4 rue Marie-Rose. Car le nom qu'on nomme n'est pas le nom de toujours.

Arnauld Le Brusq - Monuments a été publié aux éditions L'Insulaire en 2006.